

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires: Page 80 comporte une numérotation fautive: p. 0.
- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LA FILLE DE MARGUERITE

DEUXIÈME PARTIE.—Mlle DE TERRYS.

I

— C'est dommage... on pourrait avec ça faire le bonheur d'une jolie fille...

— Connais-tu un receleur sûr ?

— Oui, la crème des hommes... un « fourgat » modèle...

— Eh ! bien, je t'abandonne la petite malle et le reste... tu peux en disposer à ta guise...

— Tu es un vrai zig' !...

Jarrelonge empila pêle-mêle dans la valise les objets qu'elle avait contenus et l'emporta

Aussitôt après le départ de Léopold, l'entrepreneur sonna son valet de chambre et lui ordonna de tenir la porte close pour tout le monde, sans exception, jusqu'à six heures du soir.

Il avait à travailler, ajouta-t-il, et ne voulait pas être dérangé.

La consigne donnée, Pascal s'enferma dans sa chambre, déplaça une gravure suspendue à la muraille et qui cachait la porte d'un placard.

Cette porte ouverte laissa voir, rangés sur les tablettes du placard, des bocaux, des pinceaux de toutes les tailles, un

mortier de verre muni de son pilon, des bouteilles remplies de liquides aux teintes variées, et nombre d'autres objets dont l'énumération serait trop longue.

L'entrepreneur prit un certain nombre de ces objets, un buvard garni à l'intérieur de feuilles de papier d'une teinte jaunâ-

tre, et plaça cet attirail sur une table près de la cheminée.

Ceci fait, Pascal retourna au placard, en retira une casserole dont le cuivre brillait comme de l'or, y versa le contenu incolore d'une bouteille de verre blanc, et trois cuillerées d'un liquide verdâtre que renfermait une autre fiole.

Il plongea dans le liquide un thermomètre centigrade, installa la casserole sur le feu, s'assit, et penché vers le récipient, ne perdit pas de vue l'échelle thermométrique.

Le feu de houille était très ardent. Au bout de quelques minutes l'eau frissonna, prête à entrer en ébullition. Le thermomètre indiquait soixante degrés.

Pascal Lantier retira la casserole où se cuisinait cette mixture étrange, puis il prit dans un petit bocal, à l'aide d'une spatule d'ivoire, une poudre d'une blancheur mate qu'il jeta dans le liquide presque bouillant.

Après cette manipulation l'entrepreneur cessa momentanément de surveiller la combinaison chimique qu'il venait de mettre au point.

Il s'assit à son bureau, prit le « permis de visiter » que lui avait laissé Léopold et, pendant près de dix minutes, s'absorba dans la

contemplation de l'écriture du notaire, étudiant la forme de chaque lettre, de chaque jambage, de chaque « plein », de chaque « délié ».

Cette étude préliminaire achevée, il étala du papier blanc devant lui, s'arma d'une plume et se mit à copier textuellement les



Pour toute réponse Pascal lui présenta la copie du permis de visiter.

phrases qu'il avait sous les yeux, s'attachant à reproduire d'une façon servile les moindres détails de l'écriture et de la signature.

Cette besogne préparatoire achevée, Pascal hochait la tête d'un air mécontent. Le premier essai ne le satisfaisait point. Sa main manquait de fermeté, et l'ouvrage du faussaire se trahissait par les tâtonnements de l'écriture. Il recommença.

Le résultat de la seconde épreuve fut beaucoup meilleur, mais Pascal n'était pas homme à se contenter d'un à peu près. Il voulait la perfection absolue et ne l'atteignit qu'après deux autres tentatives, mais sa dernière copie fut irréprochable, et le notaire lui-même, placé en face des deux « permis, » n'aurait pu dire avec certitude : « Ceci a été tracé par moi, et ceci est un faux. »

Pascal garda le modèle irréprochable, brûla les autres, plaga le billet original dans un mortier de verre, et regarda le thermomètre émergeant toujours du liquide qui se refroidissait rapidement.

De soixante degrés, la chaleur de ce liquide était descendue à vingt-cinq. Lantier attendit.

Lorsque le thermomètre marqua vingt degrés seulement, l'entrepreneur versa le contenu de la casserole dans le mortier de verre, sur la lettre signée par le notaire de la rue des Pyramides. Au bout de cinq secondes l'écriture jaunissait, pâlit, et enfin disparut complètement. L'en-tête seule, en encre grasse d'imprimerie, ne subit aucune altération.

Pascal alors retira le papier vierge de toute écriture, l'étendit sur une des pages jaunies et spongieuses du buvard, et la mit sous presse pour la sécher et l'égaliser. Une fois sèche il passa sur elle à plusieurs reprises un petit rouleau d'acier fort ingénieusement combiné, et la feuille parut n'avoir jamais servi.

— Allons, fit Pascal avec un sourire, Valta peut arriver. Il verra que je n'ai pas perdu mon temps.

Il remit ses ustensiles en bon ordre dans le placard dont il ferma la porte, replaça la gravure sur cette porte, sortit pour aller s'occuper de ses dessinateurs, qui travaillaient jusqu'à six heures du soir, et, en rentrant, leva la consigne donnée le matin.

L'ex-réclusionnaire se piquait d'exaotitude.

— On pourrait régler sur moi le canon du Palais-Royal ! pensait-il.

Au moment où sonnait le premier coup de six heures, il arrivait rue de Picpus.

L'entrepreneur l'attendait avec impatience et donna l'ordre de l'introduire sur-le-champ. Les deux hommes s'enfermèrent de nouveau.

— Eh bien ? demanda Valta.

Pour toute réponse Pascal lui présenta la copie du « permis de visiter. » Léopold ouvrit de grands yeux.

— Admirable ! ! s'écria-t-il après un minutieux examen. Je me demande, ma parole d'honneur, comment il se fait que, doué d'un talent si merveilleux, vous ne soyez pas dix ou douze fois millionnaire...

L'entrepreneur haussa les épaules silencieusement. Le bandit poursuivit :

— Et la feuille qu'il fallait blanchir ?

— La voici... fit Pascal en la lui passant.

— Incroyable ! ! inimaginable ! stupéfiant ! La blancheur de l'ivoire et le satiné du neuf ! Vous êtes sûr que ça ne boira pas ?

— Absolument sûr.

— Mes compliments, mon cher !... Vous êtes un habile

homme ! Maintenant, s'il vous plaît, occupons-nous de rédiger...

— Je suis prêt.

— Vous avez l'écriture du notaire au bout des doigts ?

— Comme si c'était mon écriture naturelle...

— Asseyez-vous donc, je vais dicter...

Pascal s'assit à son bureau, prit une plume, disposa devant lui la feuille portant l'en-tête de l'étude et attendit.

Léopold tira de sa poche un brouillon de lettre longuement médité et consciencieusement travaillé, de nombreuses ratures et fautes en étaient la preuve. Il lut à haute voix et lentement, tandis que l'entrepreneur écrivait :

« Madame,

« J'ai hâte de vous tirer d'inquiétude et de mettre fin aux angoisses qui doivent vous assaillir. Que votre esprit ne s'égaré plus en conjectures vaines et douloureuses au sujet de mademoiselle Renée. Votre pupille, qui mal conseillé a quitté l'Hôtel de la Gare où vous êtes retenue par un accident, est chez moi.

« Cette enfant s'est présentée à mon étude pour me questionner, et surtout pour me dire que vous êtes en possession d'une lettre écrite par un mort bien aimé, et d'où son avenir entier dépend. C'est avec des larmes qu'elle m'a parlé du mystère qui plane autour de sa naissance. Mon devoir est de garder mademoiselle Renée jusqu'à ce que vous m'ayez expliqué son départ et ses paroles.

« Vous êtes souffrante, je le sais, mais il faut vaincre la souffrance et venir sans retard à Paris m'apporter la lettre qu'on m'annonce.

« Je charge un homme sûr de vous remettre ces quelques lignes et de vous amener chez moi. Il aura pour vous tous les égards et tous les soins possibles. Fiez-vous à lui comme à moi-même, ou comme vous vous seriez fiée à mon ami très regretté Robert...

« La fugitive comprend sa faute ; ses larmes prouvent son repentir ; elle me charge de solliciter de vous un pardon que vous ne lui refuserez pas.

« Aucun retard, je vous en prie. Les intérêts de l'enfant qui vous était confiés réclament votre présence immédiate. Mon envoyé vous transmettra mes dernières instructions... »

Au moment d'écrire cette phrase, Pascal s'intrompait.

— Pourquoi vous arrêtez-vous ? demanda Léopold.

L'entrepreneur répondit par une question :

— Votre envoyé ? fit-il, quel sera cet envoyé ?...

L'ex-réclusionnaire se mit à rire et s'écria :

— Est-ce que par hasard vous avez peur que je vous expédie à Maison-Rouge ?

— Je ne connais pas vos idées...

— Celle-là ne m'est point venue... Donc ne vous inquiétez de rien et reprenez la plume...

Léopold termina sa dictée en ces termes :

« Vous achèverez votre guérison chez moi, à Paris, où vous recevrez les soins assidus d'un médecin, et ceux de mademoiselle Renée.

« Veuillez agréer, madame, avec mes salutations empressées, l'assurance de mon respect et de mon dévouement.

EMILE AUGUY,

« 18, rue des Pyramides... »

La lettre était finie. Léopold la prit et compara l'écriture à

celle de la reproduction du permis de visiter. Elles étaient identiques.

— Voilà qui va bien ! dit-il. Le notaire lui-même s'y laisserait prendre et supposerait qu'il a écrit cela dans un accès de somnambulisme. Avant vingt-quatre heures la fameuse lettre de Robert Vallerand sera dans nos mains, et soit qu'on en fasse usage, soit qu'on juge à propos de la détruire après examen, l'héritage ne peut plus nous échapper !...

— Faut-il mettre sous enveloppe ? reprit Pascal.

— Oui ; une enveloppe de papier bulle, d'apparence administrative.

— Quello adresse ?

— « Madame Ursule Sollier, hôtel de la Gare, à Maieon-Rouge. »

Pascal, après avoir écrit, ferma l'enveloppe à la gomme.

Léopold la prit.

— Parfait, dit-il laconiquement. Je file...

— Quand vous reverrai-je ?...

— Bientôt...

— Songez à mon impatience...

— Je la calmerai le plus tôt possible...

L'entrepreneur reconduisit son complice jusqu'à la porte extérieure. Léopold retourna en tout hâte au passage Tocauier où Jarrelonge l'attendait en faisant la cuisine.

Ce libéré était universel. Après avoir été apprenti cocher avec son père, il avait été apprenti cuisinier avec son oncle, et il se tirait fort adroitement de la confection d'un repas modeste.

— Où en est le dîner ? fit Léopold.

— Patron de mon cœur, il marche, le dîner... Je vais mettre le couvert pendant que tu descendras à la cave, et je servirai. Je t'ai confectionné une « branquette » de veau dont tu te lécheras la barbe jusqu'au coude... Avec ça une soupe à l'oignon et au fromage, des côtelettes de porc aux cornichons, des merlans frits, un bon brio coulant et des pommes du Canada... Tu vois si j'ai soin de toi !...

— Je te rends toute justice... Après dîner nous causerons d'affaires...

— On va manœuvrer ?

— Oui... Mais ne laisse pas brûler ta « branquette » ajouta Léopold en riant, et une autre fois souviens-toi de dire « blanquette... »

Au bout de cinq minutes les deux complices étaient attablés devant le festin préparé par Jarrelonge et dont la réussite ne laissait rien à désirer.

## II

Léopold n'avait point exagéré en parlant, dans la lettre attribuée au notaire, des angoisses auxquelles madame Sollier devait être en proie.

Renée avait attendu, pour quitter « l'Hôtel de la Gare », que dame Ursule fût plongée dans un profond sommeil, nos lecteurs s'en souviennent sans doute. Les émotions subies par la pauvre femme et ses efforts pour vaincre le mal qui la tenait alitée avaient servi Renée à souhait.

Nous avons assisté à la fuite de la jeune fille laissant sa compagne endormie. Ursule se réveilla au milieu de la nuit. Elle ne pouvait deviner que la chambre de Renée fût vide.

De son lit elle jeta un coup d'œil sur la porte. Cette porte était toujours ouverte.

— Elle repose... se dit la femme de confiance de Robert Vallerand, le sommeil calmera son agitation... La nuit porte conseil, et j'espère que demain elle sera plus raisonnable... Je déclarerai d'ailleurs au docteur que, coûte que coûte, et quoi qu'il en puisse résulter de fâcheux pour mon état, je veux conduire dès demain Renée à Paris.

Cette résolution prise, Ursule se rendormit d'un profond sommeil. Quand elle ouvrit les yeux il faisait grand jour depuis longtemps déjà.

Elle regarda la pendule. Les aiguilles indiquaient neuf heures. D'une voix très basse, madame Sollier appela Renée. Naturellement elle ne reçut pas de réponse.

Supposant que peut-être elle avait parlé trop bas, elle appela de nouveau, mais plus fort et, le silence continuant à régner dans la chambre voisine, elle se dit :

— La pauvre enfant, brisée comme moi par la scène d'hier, se sera couchée tard sans doute et ne peut s'éveiller...

A cette minute précise on frappait à la porte de la chambre.

Entrez... dit madame Sollier.

La servante venait faire son service habituel et se proposait de juger en même temps l'effet produit par la fuite de la jeune fille. Certaine d'être questionnée elle se tenait sur ses gardes, et préparait d'avance ses réponses.

— Vous avez bien dormi, madame ? demanda-t-elle.

— Oui, mon enfant, merci...

— Et mam'zelle Renée ?

— Elle doit dormir encore, car elle n'a point bougé ce matin. Ne la réveillez pas.

— Bien, madame.

— Fermez la porte de sa chambre avant de mettre de l'ordre dans la mienne.

— Oui, madame.

Et l'hypocrite servante, mettant une sourdine à sa voix et marchant sur la pointe des pieds, se dirigea vers la pièce voisine, comme pour obéir à Ursule. Avant de tirer la porte, elle avança sa tête par l'entre-bâillement.

— Mais mam'zelle Renée n'est point couchée !... s'écria-t-elle. La chambre est vide...

— La chambre est vide ! répéta madame Sollier avec un commencement d'angoisse.

— Oui, madame... et, qui plus est, le lit n'est pas défait...

Une contraction violente du cœur coupa la respiration d'Ursule.

— Vous devez vous tromper... balbutia-t-elle d'une voix à peine distincte. Visitez la chambre, je vous en prie...

— Ça suffit, madame...

La jeune fille, riant sous cape, entra dans la pièce voisine. Elle en ressortit aussitôt.

— Personne... dit-elle.

— Personne... reprit Ursule. Et le lit n'est pas défait !...

Que signifie cela ?

— Je n'en sais rien, madame...

— Vous n'avez pas vu mademoiselle Renée sortir ce matin ?

— Non, madame...

— Son chapeau et sa pelisse sont-ils dans la chambre.

— Je vais voir...

La rusée camériste, voulant jouer son rôle en conscience, rentra dans la pièce voisine, y passa deux ou trois minutes, et dit en revenant :

— Ni le chapeau, ni la pelisse, ni la valise...

Ursule entrevit la vérité et devient livide.

— La valise a disparu !... s'écria-t-elle en essayant de lutter contre l'évidence. C'est impossible !

— C'est la vérité, cependant... et si vous pouviez vous lever, madame, vous verriez que je n'ai point la berlue !

— Mon Dieu ! reprit madame Sollier avec effarement. La malheureuse a donné suite aux projets insensés qu'elle me menaçait d'accomplir !... Qu'a-t-elle fait ? Où est-elle allée ? Qu'est-elle devenue ?

Le désespoir d'Ursule, et surtout l'expression de son visage et de son regard, épouvantèrent la servante. Madame Sollier poursuivit :

— Partie ! partie ! Et sur un meuble ou sur la cheminée, il n'y a aucune lettre ? pas un mot pour moi ?

— Je ne sais pas... Faut-il aller voir ?

— Oui, voyez !... voyez !... Je vous en prie... voyez vite !...

Cette fois la jeune fille obéit réellement. Elle chercha de son mieux et fureta partout.

De son lit Ursule lui cria :

— Ne trouvez-vous rien ?

— Rien, madame... rien !

— Rien ! ! répéta la pauvre femme désespérée. Ainsi elle me fuit ! ! Elle m'abandonne... blessée, souffrante... et ne me fait même pas l'aumône d'un adieu... N'a-t-elle donc point de cœur ?... Et cette nuit, pendant mon premier sommeil, elle a réalisé cet acte de coupable folie, décidé sans doute après notre discussion... Meu Dieu !... Mon Dieu ! ! Vous me frappez bien cruellement ! !

Madame Sollier, cachant sa tête entre ses mains, éolata en sanglots. La servante commençait à regretter de façon très sérieuse d'avoir prêté la main à la fuite de Renée.

Le fait cessait de lui sembler plaisant pour lui paraître grave. Elle résolut de simuler l'ignorance plus que jamais. Sa place en dépendait.

Le patron de l'hôtel la mettrait sans doute à la porte s'il apprenait qu'étant au fait de toutes choses elle avait reçu de l'argent pour se taire.

Un ouragan de pensées confuses assiégeaient le cerveau d'Ursule. Dans la confusion de son esprit elle se répétait sans cesse :

— Où est-elle allée ? Que va-t-elle faire ?

— Personne n'a vu sortir mademoiselle Renée, hier soir ou ce matin ?

— Si quelqu'un l'a vue, on ne m'en a rien dit... répondit la jeune fille.

— Priez votre patron de vouloir bien venir me parler.

— Tout de suite, madame...

Et la servante quitta la chambre.

Au bout de quelques minutes le propriétaire de l'hôtel fit son apparition.

— Que vient-on de m'apprendre, madame ! dit-il à Ursule. La jeune demoiselle qui vous accompagnait vous a quittée ?...

— Oui, monsieur, répliqua madame Sollier, et j'ai tenu à vous demander si vous ne saviez rien de ce départ...

— Absolument rien, madame...

— Peut-on sortir votre hôtel sans être vu ?..

— Très bien... Les voyageurs vont et viennent comme ils l'entendent... Peut-être néanmoins m'est-il possible de vous fournir un renseignement utile...

La servante qui était remontée avec son patron se mit à trembler.

— Un renseignement utile... répéta madame Sollier. Oh ! parlez, monsieur ! ! Parlez vite !...

— Hier matin j'ai remis à mademoiselle Renée, au moment où elle revenait de la pharmacie, une lettre que le facteur venait d'apporter pour elle et qui lui était adressée personnellement.

Rien ne saurait donner une idée de la stupeur d'Ursule en apprenant une chose qui devait lui sembler et qui lui semblait en effet invraisemblable, impossible.

— Une lettre apportée par le facteur et adressée à Renée personnellement ! ! balbutia-t-elle.

— Oui madame...

— D'où venait cette lettre ?

— De Paris... J'en suis bien sûr... J'ai regardé le timbre de la poste.

Madame Sollier poussa une sourde exclamation. Sa stupeur grandissait encore. Qui donc pouvait écrire de Paris à Renée ? Qui donc pouvait savoir qu'elle était retenue à Maison-Rouge, à l'Hôtel de la Gare.

— Et, poursuivit la pauvre Ursule au bout d'une ou deux secondes, ma pupille n'a point paru surprise en recevant cette lettre ?

— Très surprise au contraire, madame... Elle refusait même de la prendre, disant qu'il devait y avoir là quelque méprise, et que certainement la lettre n'était point pour elle... A ça j'ai répondu que, l'enveloppe portant son nom, il fallait la décrocheter et en lire le contenu, sauf à me la rendre en cas d'erreur... Mon raisonnement l'a convaincue, et la lettre était bien pour elle puisqu'elle ne me l'a point rapportée...

— Quel mystère ! s'écria madame Sollier, Cola m'épouvante ! ! Quo se passe-t-il ?

Le patron de l'hôtel resta muet, mais fit un geste qui signifiait clairement :

— Comment voulez-vous que je le devine ?

Ursule continua :

— Peut-être pourrait-on savoir à la gare à quelle heure mademoiselle Renée est partie cette nuit, et dans quelle direction ?...

— C'est juste... répondit l'hôtelier. Je vais aller moi-même aux renseignements... Je questionnerai le chef de gare et au besoin tous les employés... Sans doute apprendrons-nous quelque chose...

— Ah ! monsieur, combien je serai reconnaissante de votre démarche...

Le patron sortit. La servante, restée dans la chambre, s'occupa silencieusement des soins du ménage.

Ursule pleurait. Le désespoir et l'effroi se partageaient son âme. Elle devinait un piège ; elle pressentait un malheur et son état de souffrance et de faiblesse la clouait sur son lit.

Cette impuissance absolue dans un moment où elle aurait eu besoin de toute sa liberté d'action, de toute son énergie, de toute son activité, déterminait chez elle une surexcitation violente. Elle se souvenait de la parole donnée à Robert Vallerand, de l'engagement pris, auquel il lui fallait manquer, et sans trêve, sans relâche, elle se posait ces questions insolubles :

— Que résoudre ?... que faire ?...

Trois quarts d'heure s'écoulèrent. Le maître de l'hôtel reparut.

— Eh ! bien, monsieur ? lui demanda vivement Ursule.

— Eh ! bien, madame, mademoiselle Renée est partie pour Paris hier, à huit heures du soir, dans un compartiment de pre

mière classe... Le chef de gare, qui l'avait rencontrée plusieurs fois, l'a parfaitement reconnu...

— Ainsi, monsieur, aucun erreur n'est possible ?...

— Aucune... Et vous ne soupçonnez pas, madame, quelle peut avoir été la cause d'une si brusque détermination ?...

— Je ne soupçonne rien...

— Davinez-vous au moins chez qui mademoiselle Renée a pu se rendre à Paris ?...

— C'est une énigme pour moi...

— Mademoiselle Renée est mineure, non émancipée ?...

— Oui, monsieur...

— Elle vous a été confiée par une personne ayant des droits sur elle ?

— Des droits sacrés, oui monsieur...

— Eh ! bien voulez-vous, madame, que je prévienne en votre nom les autorités, qui viendront recevoir votre plainte et feront les recherches nécessaires ?...

En entendant ces mots Ursule tressaillit. Solliciter l'intervention des autorités, c'est-à-dire du procureur de la République et du commissaire de police, c'était se mettre dans la nécessité de dévoiler le mystère de la naissance de Renée, c'était trahir le serment fait à Robert, c'était en un mot porter la lumière au milieu des ténèbres épaissies à dessein depuis dix-neuf ans. Comment admettre cela ?

— Non, monsieur, non... répondit vivement madame Sollier. Gardons-nous bien de donner une apparence de gravité à des faits qui, au fond, n'en ont aucune... Je vous demande avec instance de parler le moins possible de tout ceci... La fuite de ma pupille est le résultat d'une rébellion irrésistible, d'une mutinerie presque enfantine... Je n'ai rien à craindre pour l'honneur de mademoiselle Renée, et c'est le principal... Je suis irritée sans doute contre ma pupille, et je ne puis me défendre de beaucoup d'inquiétude, mais aujourd'hui ou demain, sans aucun doute, j'aurai des nouvelles de la fugitive qui me demandera pardon... S'il m'arrivait lettre ou dépêche veuillez, je vous en prie, me les faire parvenir en toute hâte.

— Comptez sur moi, madame.

— Merci d'avance, monsieur.

Le patron se retira, et la servante offrit de suppléer mademoiselle Renée pour les lotions à faire sur les bandages entourant la cheville. Cette offre, naturellement, fut acceptée.

Ursule, avons-nous besoin de le dire, manquait de franchise en affirmant qu'elle n'éprouvait aucune inquiétude au sujet de l'honneur de sa pupille.

Dans l'effrayante et profonde obscurité qui l'entourait, et dans l'impossibilité absolue de faire même une supposition plausible, elle tremblait pour l'honneur de Renée aussi bien que pour sa vie... La certitude d'un piège s'imposait, mais quel était ce piège ? Par qui avait-il été tendu ? Dans quel but ? En songeant à ces choses, Ursule frissonnait.

— Il faut que je parte pour Paris... se dit-elle... Là seulement j'ai chance de trouver une trace de Renée... un indice qui me guidera... Si le docteur ne me rend point la force, je prouverai qu'une volonté ferme peut suppléer à tout...

Le médecin arriva au moment où la servante achevait de mouiller les bandes.

— Lotions tardives... murmura-t-il, au moment de la visite, c'est une maladresse...

Puis, tout en grommelant, il commença l'examen de la cheville. Brusquement, avec une irritation manifeste, il s'écria :

— En voilà bien d'une autre !... Vous avez marché, ma dame ! ou du moins vous avez essayé de marcher !

Ursule devint pourpre.

— C'est vrai, docteur... balbutia-t-elle ; oui, j'ai essayé de marcher, et au prix de ma vie j'aurais voulu réussir, mais hélas ! la tentative a été vaine... Je n'ai pu m'appuyer sur ma jambe malade...

— Eh ! madame, vous deviez savoir que la tentative serait infructueuse !... Les suites d'une imprudence pouvaient être terribles... Vous avez, en une seconde, compromis le résultat de quatre jours de repos !...

— Docteur, il faut que j'aille à Paris... dit Ursule d'un ton ferme.

— Il faut rester ici, madame... répliqua sèchement le médecin.

— Faites l'impossible, cher docteur ! ! reprit la pauvre femme en fondant en larmes, faites un miracle ! !

— Eh ! madame, je l'avais fait, l'impossible, et vous l'avez détruit ! Je ne puis vous autoriser à quitter votre lit... Vous ne le pourriez pas du reste !... Mon devoir de médecin m'oblige à vous empêcher de commettre un acte d'insanité ! Comme malade dont j'ai entrepris la guérison, vous m'appartenez ! Je réponds de votre vie devant ma conscience... Vous ne quitterez cet hôtel que guérie, et d'ici là personne, vous entendez, personne ne vous en laisserait sortir sans mon autorisation formelle.

— Même s'il s'agissait de l'honneur ou de l'existence de quelqu'un ?...

— Oui, même dans ce cas. Dites-moi qui vous avez à protéger, à sauver, et je me mettrai, s'il le faut, en votre lieu et place.

— Hélas ! docteur, c'est impossible, murmura la malade, et je vous désobéirai.

— Je vous en défie !... Essayez de faire un pas !... Ce matin comme hier soir vous échouerez misérablement ..

— Si je ne puis marcher on me portera...

— Je vous répète qu'ici personne ne vous viendra en aide...

— Mais vous êtes donc ligué contre moi avec mes ennemis ! s'écria Ursule au désespoir.

Le docteur dédaigna de répondre à cette accusation folle. Il haussa les épaules, et sans ajouter un mot banda la cheville.

Il écrivit ensuite une ordonnance qu'il tendit à la servante en lui disant :

— Faites préparer ceci, ma fille, et toutes les heures mouillez les bandages... toutes les heures, sans y manquer...

— Oui, monsieur le docteur...

— Madame, continua le médecin en s'adressant à Ursule qui continuait à sangloter, d'ici à quatre jours, vous marcherez, je vous le promets, mais à condition de ne point renouveler la tentative qui vous a si mal réussi hier au soir... Et il sortit.

La femme de confiance de Robert Vallerand se sentait devenir folle dans une inaction qui pouvait coûter à Renée l'honneur et la vie.

C'est à peine si elle mangea, et de toute la nuit elle ne put fermer l'œil. Sa figure décomposée, ses yeux mornes, trahissaient les indicibles souffrances de son âme.

Le lendemain, à l'heure du courrier, elle espérait une lettre. Cet espoir fut déçu, et cette déception nouvelle l'écrasa littéralement.

Une fièvre violente s'empara de la pauvre femme, et le docteur, tout en constatant que la foulure était en bonne voie de

guérison, fut effrayé de cette fièvre qu'accompagnait un commencement de délire. Il ordonna des calmants, prescrivit la diète la plus absolue, et se retira très inquiet.

Laissons Ursule seule avec la servante chargée de veiller sur elle, et prions nos lecteurs de nous accompagner à la gare de Maison-Rouge.

### III.

L'horloge indiquait trois heures douze minutes. Un train venant de Paris faisait halte pour une minute. Quatre voyageurs seulement descendirent de ce train, deux hommes et deux femmes.

L'un des hommes doit attirer notre attention d'une façon particulière. Ce voyageur d'un âge indéfinissable avait une chevelure crépue presque blanche, quoique son visage, complètement rasé, parût jeune encore.

Sur une redingote bleu clair à boutons de cuivre brillant frappés d'initiales, il portait un ample waterproof de drap bleu foncé. Le liséré rouge de son pantalon, sa cravate blanche, le large galon d'or de sa casquette de cuir verni, lui donnait l'apparence d'un domestique de bonne maison en petite tenue.

Ce voyageur, tout en remettant son ticket au receveur, lui demanda en bon français, mais avec un léger accent anglais :

— Pourriez-vous m'indiquer « l'Hôtel de la Gare ?... »

— Parfaitement... répondit l'employé. Il est là, en face de vous. Traversez la place et vous y serez.

Tout en parlant, le receveur désignait l'hôtel. L'étranger remercia, prit la direction indiquée et entra dans le café de l'établissement.

Le patron ne s'y trouvait point et deux garçons faisaient le service. C'était jour de marché à Maison Rouge et les paysans des environs occupait presque toutes les tables.

— Que faut-il servir à monsieur ? demanda l'un des garçons en s'approchant du nouveau venu.

— Je désirerais parler au maître de l'hôtel... répliqua l'étranger.

— A lui personnellement ?

— Oui.

— C'est qu'il est occupé avec son architecte pour des réparations... Si vous voulez l'attendre un instant...

— Je suis très pressé... J'arrive de Paris exprès pour le voir tout de suite.

— Alors, ça se trouve joliment bien... le voici...

En effet l'hôtelier, après avoir terminé sa conférence, entra dans le café.

— Patron, voilà un monsieur qui veut vous parler... lui dit le garçon.

Le maître du logis salua.

— A vos ordres, monsieur, fit-il, je vous écoute...

— Je souhaiterais vous entretenir en particulier... reprit le voyageur.

— Alors, suivez-moi, s'il vous plaît.

Les deux hommes franchirent le seuil d'un cabinet voisin de la grande salle et servant de bureau. Le patron désigna un siège, s'assit lui-même, et se posa en point d'interrogation.

— Mes moments sont comptés, commença l'inconnu, donc je serai bref... Vous avez ici, n'est-ce pas, une dame d'un certain âge, blessée à la cheville, et qui se trouve dans votre hôtel depuis la nuit où les grandes neiges ont arrêté la marche des trains ?...

L'hôtelier pensa aussitôt que peut-être son interlocuteur était chargé d'un message de la fugitive, et répondit vivement :

— Oui, monsieur...

— Cette personne s'appelle madame Ursule ?

— Oui, monsieur... Vous venez pour la voir ?

— Mon voyage n'a pas d'autre but.

— Et vous arrivez ?...

— De Paris... J'ai quitté le train il y a cinq minutes...

— Alors, vous apportez sans doute des nouvelles de mademoiselle Renée ?

— Je sais, monsieur qu'il s'agit d'une jeune fille, mais je ne connais point son nom... Je suis chargé par mon maître d'une lettre pour madame Ursule et je dois la lui remettre en mains propres...

— Ah ! soyez le bienvenu, monsieur !... s'écria le patron. La pauvre dame se désespère et se fait beaucoup de mal... Vous allez lui rendre le calme, le repos, et ça vaudra mieux pour sa guérison que les ordonnances de tous les médecins de la terre... Venez ! venez vite !... je vais vous conduire auprès d'elle...

— Je vous suis...

Le patron s'était levé et montrait le chemin. L'homme aux cheveux blancs et à la casquette galonnée marchait derrière lui. Ils arrivèrent au premier étage.

— Voilà la chambre de notre malade... dit le maître du logis en s'arrêtant en face d'une porte à laquelle il frappa discrètement.

La servante vint ouvrir. Elle parut interdite en apercevant un étranger en compagnie du patron.

— On peut entrer ? demanda ce dernier à demi-voix.

— Madame Ursule est endormie.

— Nous la réveillerons, fit l'étranger. Elle ne regrettera pas son sommeil.

Les deux hommes franchirent le seuil. La servante se trompait. Ursule ne dormait pas, mais elle se trouvait dans un état de prostration absolue.

L'hôtelier s'approcha du lit.

— Madame... dit-il, madame Ursule ?

La femme de confiance de feu Robert Vallerand fit un mouvement léger, mais sans ouvrir les yeux.

Le patron prit une de ses mains qui reposait sur la couverture et répéta son appel. Cette fois les paupières de la malade se soulevèrent.

— C'est moi, continua le maître du logis, et si je me permets de vous éveiller si brusquement, c'est que j'apporte des nouvelles de mademoiselle Renée...

L'effet produit par ce nom fut immédiat... Ursule, galvanisée, se dressa sur son séant et ouvrit démesurément les yeux.

— Renée... Renée... murmura-t-elle d'une voix tremblante ; qui parle de Renée ?

— Moi, madame... et voici un monsieur qui vous apporte une lettre de Paris...

En constatant du premier coup d'œil la situation de la malade, l'homme à la casquette galonnée avait pincé les lèvres et froncé les sourcils, en se disant tout bas :

— Bigre !.. l'état est bien autrement grave que je ne le croyais ! Comment diable venir à bout d'emballer ce soir cette vicille folle dans un compartiment ?

Le mot : PARIS compléta l'effet de quasi-résurrection produit sur madame Sollier par le nom de RENÉE.

— Paris... Paris... répéta-t-elle en posant machinalement ses deux mains sur son front, comme pour y concentrer ses pensées

et ses souvenirs. Une lettre de Paris !... Des nouvelles de Renée !... Qui m'apporte ces nouvelles ?

L'inconnu s'avança.

— C'est moi, madame... fit-il.

Ursule tourna ses yeux vers le nouveau venu. Celui-ci venait de jeter un regard significatif au patron qui s'empressa de dire :

— Je vous laisse seul avec madame...

Et il sortit en donnant l'ordre à la servante de le suivre. Madame Sollier et l'homme au galon demeurèrent ensemble. La pauvre femme semblait avoir recouvré toutes ses forces.

— Vous arrivez de Paris, monsieur, et vous venez me parler de Renée !... dit-elle. Oh ! parlez !... parlez vite !... Chassez mes craintes, apaisez mes souffrances !... dissipez mes angoisses !... Est-ce de la part de Renée que vous venez ?..

— Non, madame...

Ursule fit un mouvement de surprise, et de nouveau l'inquiétude la mordit au cœur.

— Qui donc vous envoie ? demanda-t-elle.

— Mon maître...

— Qui est votre maître ?

— Monsieur Auguy...

Madame Sollier tressaillit, galvanisée de nouveau.

— Le notaire ! s'écria-t-elle.

— Le notaire de la rue des Pyramides, oui madame... Je suis chargé par lui de vous remettre une lettre et d'attendre vos ordres...

Le prétendu domestique de la rue des Pyramides tira de sa poche de côté un portefeuille de cuir de Russie, l'ouvrit et exhiba une enveloppe qu'il tendit à Ursule. Celle-ci la saisit d'une main fiévreuse, mais au moment de l'ouvrir elle attachait un regard fixe sur le visage impassible du messager et demanda :

— Comment le notaire de Paris sait-il que je suis à Maison-Rouge, à « l'Hôtel de la Gare ? »

L'homme au galon ne broncha point et répondit avec son accent de plus en plus anglais :

— Ça, je l'ignore, mais si madame veut prendre connaissance de cette lettre, elle y trouvera sans doute ce qu'elle désire savoir.

Ursule déchira l'enveloppe, en tira la feuille de papier qu'elle contenait et qui portait, nous le savons, l'en-tête de l'étude de la rue des Pyramides.

Elle commença sa lecture. Dès les premières lignes un rayon de joie inouïe éclaira son visage.

— Renée à Paris... Renée chez ce digne homme... chez cet excellent notaire... s'écria-t-elle. Ah ! Dieu est bon ! Mes tourments sont finis ! Monsieur, vous qui êtes pour moi un messager de paix et d'espoir, avez-vous vu la jeune fille dont me parle cette lettre ?

— Je l'ai vue, oui madame... Mais veuillez continuer.

Ursule reprit sa lecture et la continua jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la signature du notaire.

— Ainsi, demanda-t-elle après avoir achevé, ainsi ma présence est nécessaire à Paris ?

— Il paraît même qu'elle est indispensable...

— M. Auguy m'écrit d'avoir toute confiance en vous...

— Je suis à son service depuis vingt ans... il me connaît bien...

— Votre maître ajoute qu'il vous a chargé pour moi d'instructions particulières... Je vous écoute, et ce que, de sa part, vous me direz de faire, je le ferai.

L'homme à la casquette galonnée s'inclina et répondit :

— Ces instructions se bornent à fort peu de chose. Je suis chargé de mettre tout en œuvre pour vous décider à me suivre à Paris sans retard, car de votre prompt arrivée dépend, paraît-il, la situation de la jeune fille qui vous intéresse...

— Renée est-elle donc menacée ? fit Ursule avec angoisse.

— Elle, non, mais ses intérêts...

— Ses intérêts ? répéta madame Sollier.

— Ses intérêts de fortune et d'avenir, oui, répondit le pseudo-valet.

— Qui l'a conduite chez le notaire ?

— Je l'ignore...

— Comment a-t-elle su son adresse ?... Comment a-t-elle deviné que les papiers qui assurent son avenir étaient dans ses mains ? ..

— Ne lui en avez-vous donc jamais parlé ?

— Si, mais je crois être sûr de n'avoir prononcé ni le nom du notaire, ni celui de la rue où il demeure...

— Ou votre mémoire est infidèle, ou la jeune fille a trouvé moyen de surprendre le secret de votre mandat...

Ursule se dit que sa pupille pouvait avoir fouillé dans le sac de voyage, et découvert le compartiment qui renfermait la lettre de Robert Vallerand.

— Peut-être, en effet... murmura-t-elle au bout d'un instant ; mais une phrase de la lettre que vous venez de me remettre dit en propres termes que Renée a été mal conseillée... Avait-elle donc des relations qui me sont inconnues ?

— À cet égard, madame, je ne puis satisfaire votre curiosité... il y a là un mystère dont mon maître vous donnera certainement la clef.

Si vagues que fussent les réponses de l'inconnu, elles augmentaient la forme détermination d'Ursule d'obéir à l'injonction pressante de l'officier ministériel. Au milieu du désordre de son esprit une seule pensée se dessinait nette, distincte, lumineuse en quelque sorte : — Il faut partir ! !

— Vous n'affirmez, reprit-elle, que ma pupille est chez votre maître et n'en sortira pas ?..

— Oui, madame... Une chambre a été mise à sa disposition dans la maison, et une autre est préparée pour vous... Êtes-vous prête à me suivre ?

— Le médecin qui me soigne a défendu tout mouvement...

— Qu'importe la défense du médecin quand le bonheur d'une jeune fille qui vous est chère se trouve en jeu ?..

— Le docteur a donné des ordres, et les gens de cet hôtel voudront s'opposer à mon départ...

— Ils n'en ont pas le droit... N'êtes-vous point maîtresse de vous-même ?.. S'il vous plaît de commettre une imprudence, à quel titre essaieraient-ils de vous empêcher ?

— La marche m'est impossible...

— Ne vous inquiétez point de cela... Mademoiselle Renée, (puisque tel est le nom de la jeune fille), a expliqué votre position à mon maître... Tout est prévu... La gare est à côté de l'hôtel et je suis d'une vigueur exceptionnelle... Je me charge de vous porter dans mes bras jusqu'au compartiment, que j'aurai retenu tout entier afin que vous puissiez vous étendre... Une fois à Paris je vous soulèverai de nouveau pour vous porter à la voiture qui vous conduira rue des Pyramides, où mademoiselle Renée pleure en attendant votre pardon...

S'il avait existé quelque hésitation dans l'esprit d'Ursule, ces dernières paroles l'auraient anéantie.

— Quand devons-nous partir ? demanda-t-elle résolument

— Ce soir, par le train de huit heures cinq minutes...

— Nous partirons, monsieur... Personne au monde ne saurait me retenir...

— Mon maître était certain d'avance que rien ne pourrait vous empêcher d'écouter la voix du devoir...

— Quelle heure est-il ?

— Cinq heures...

— Veuillez vous asseoir, je vais donner des ordres immédiats...

L'homme à la casquette galonnée s'installa près du feu. Madame Sollier tira le cordon d'une sonnette qui se trouvait à portée de sa main.

La pauvre femme était transfigurée. Plus de fièvre, plus de somnolence ; elle se sentait forte et courageuse ; l'espoir rayonnait sur son visage.

La certitude que René n'avait désormais rien à craindre remplaçait pour elle les souffrances de l'enfer par les joies du paradis.

Au coup de sonnette la servante accourut.

— Priez votre patron de vouloir bien venir me parler... lui commanda la malade.

— Bien, madame.

La servante se retira, et au bout de cinq minutes l'hôtelier fit son apparition.

— Monsieur, lui dit Ursule, les nouvelles que l'on vient de m'apprendre sont de nature assez grave pour me forcer à désobéir aux prescriptions de l'excellent docteur qui me donne ses soins... Préparez, je vous prie, la note de ma dépense dans votre maison... Ajoutez-y le prix du dîner que monsieur et moi nous ferons avant de partir, et le montant des honoraires qui sont dus au médecin... Envoyez-moi cette note aussitôt qu'elle sera prête, je la solderai.

— Mais, madame... commença le maître du logis, préparant toute une série d'objections.

Ursule ne le laissa pas continuer.

— Rien de ce que vous me direz, monsieur, interrompit-elle, ne pourra m'empêcher de partir. Vous avez promis au docteur, je le sais, de ne point prêter la main à mon départ... Tenez votre parole. Monsieur se chargera de remplacer vos gens... Je suis maîtresse absolue de ma personne, vous ne l'ignorez pas, et libre de commettre les plus graves imprudences sans que personne y trouve à redire... Vous avez le droit de me donner d'excellents conseils... J'ai le droit de ne point les suivre, et j'en userai, tout en restant très reconnaissante des bons soins que j'ai reçus dans votre maison...

— Votre détermination est irrévocable ? demanda le patron.

— Absolument.

— Il ne me reste donc qu'à m'incliner, et je vais faire, quoique à regret, ce que vous exigez de moi.

— Le dîner à cinq heures ; reprit Ursule ; immédiatement après, la servante chargée de mon service viendra me vêtir, et vous voudrez bien donner l'ordre à l'un de vos garçons de porter mon petit bagage à la gare, et de le faire enregistrer sous la surveillance de monsieur...

En parlant ainsi la malade désignait l'énigmatique personnage qu'elle croyait envoyé par le notaire.

— Bien, madame...

L'homme au galon écoutait ce dialogue avec une impassibilité complète. On pouvait croire que rien de ce qui se disait devant lui ne l'intéressait.

Le patron se retira, transmit à ses domestiques les ordres donnés par madame Sollier, et courut chez le docteur pour lui raconter ce qui se passait.

Cette fois, le hasard parut servir Ursule. Le médecin était parti et ne devait revenir que dans la nuit.

— Après tout, pensa l'hôtelier, je m'en lave les mains... Qu'elle s'arrange, la bonne dame, ça la regarde... Comme elle me l'a très bien dit, personne n'a le droit de l'empêcher de se faire du mal si ça lui convient.

Et il regagna son établissement. Jusqu'à l'heure du dîner, qui fut servi à cinq heures précises, Ursule ne cessa de questionner au sujet de René le pseudo-valot.

Celui-ci répondait de façon très brève, et le plus souvent se retranchait derrière son ignorance absolue, ignorance que madame Sollier trouvait d'ailleurs toute naturelle, pensant bien que M<sup>e</sup> Auguy n'avait fait à son mandataire aucune confidence importante.

Le dîner fut expédié rapidement. L'hôtelier monta sa note, toucha son argent, puis la servante romplit et ferma les malles dont Ursule confia les clefs à l'inconnu pour la visite de l'octroi, au moment de l'arrivée à Paris.

Un garçon vint prendre ces malles et les porta au chemin de fer. Pendant ce temps la servante habillait chaudement madame Sollier qui, par un incroyable effort de volonté, trouva moyen, en se servant des meubles comme de points d'appui, d'aller sans trop de douleur s'étendre sur un canapé placé dans un angle de la chambre.

Les aiguilles de la pendule indiquaient huit heures moins un quart. L'homme au galon rentra.

— Voici l'heure de vous rendre à la gare, madame... fit-il.

— Je suis prête... répondit Ursule.

— En même temps elle passait à son bras la chaîne d'acier nickelé du petit sac de cuir qu'elle plaça sur sa nuit sous son oreiller afin de ne point s'en séparer, et dont la poche secrète renfermant maintenait la prétendue lettre du notaire, à côté de la lettre de Robert Vallerand.

Le nouveau venu, quoi qu'il en eût dit, ne semblait nullement doué d'une "vigour exceptionnelle ;" l'hôtelier et la servante qui se trouvaient dans la chambre se disaient tout bas qu'il ne parviendrait point à porter jusqu'au chemin de fer la malade qui, sans être de haute taille ni de forte encolure, devait cependant peser un poids très sérieux.

— Voulez-vous que je vous aide, monsieur ? demanda la servante.

— Inutile... répondit léconiquement le faux domestique.

Et, saisissant Ursule dans ses bras, il la souleva avec une facilité surprenante.

(A CONTINUER)

Commencé le 12 Octobre 1882.

## INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui (12 octobre 1882) — les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> et du 15 de chaque mois.

Aux agents 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous évitons la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1<sup>er</sup> Janvier dernier, et mêmez nro compte (broché) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & C<sup>ie</sup>, Editeurs,

Boite 1986, Bureau de Poste.

Sto-Thérèse Mon